

Neptune

Théâtre

Igor Futterer

Before any representation, adaptation or translation, please contact
<http://www.sacd.fr>

Dépôt Légal SACD n° 273513

DU MÊME AUTEUR

THEATRE

La plus grande, grande pièce du monde, Editions de l'Amandier, 2002

Une rose rouge pour un café noir, Editions de l'Amandier, 2005

La cigogne n'a qu'une tête!, Editions de l'Amandier, 2006 (*Edition originale, Crater 2001*)

De marbre et de sang, Editions ETGSO, 2014

NEPTUNE

Théâtre

Création, dans le cadre du "70^{ème} anniversaire 2014 du débarquement et de la bataille de Normandie"
Avec le soutien du Ministère de la Défense-DMPA/ONAC/VG

Mardi 3 juin – Médiathèque - Hermanville s/M - 20h00

(Début du chargement des troupes pour un débarquement le 4 juin)

Samedi 7 juin – Pegasus Bridge - Bénouville - 16h00

(Le pont symbole du débarquement)

Dimanche 8 juin – WN⁽¹⁾ 17 "site Hillman" – Colleville-Montgomery - 19h00

(Point de résistance qui a empêché la prise de Caen le 6 juin)

Lundi 9 juin – STP⁽²⁾ 08 "Le Grand Bunker" – Ouistreham - 19h00

(Date & lieu de la reddition de la garnison du STP 08)

Mardi 10 juin – WN 27 "le canon" – St. Aubin s/M - 18h00

(Massacre d'Oradour s/G & 1^{er} point de résistance pris par les acadiens)

Vendredi 13 juin – Château de Creully - 20h00

(Premier lieu d'implantation de la BBC sur le territoire)

Samedi 14 juin – Croix de Lorraine – Courseulles s/M - 17h00

(Date & Lieu du débarquement du Général de Gaulle en France)

Dimanche 15 juin – Deutsche Kriegsgräberstätte La Cambe - 17h00

(Le plus grand cimetière militaire allemand de Normandie)

Mardi 17 juin – Musée du Radar – Douvres la Délivrante - 21h00

(Date & lieu de la reddition de la garnison du Radar)

Vendredi 20 juin – Salle Socio-culturelle – Colleville-Montgomery - 20h30

(Découverte des sites de lancements des fusées V1 par les Américains.)

(1) widerstandsnest : point de résistance (2) Stützpunkt : Poste de soutien

avec
Christophe Amsili
Mise en scène de l'auteur

"L'homme est le plus cruel de tous les animaux, il est le seul capable d'infliger une douleur à ses congénères sans autre motif que le plaisir"

Mark Twain

Personnages

1. DOCTEUR HESS
2. LE CRS /LE MOBIL
3. GINETTE
4. LE REFRACTAIRE
5. JULES
6. LE POLICIER
7. MICHELINE
8. LE METALLO
9. LE GRAND TURC
10. HAUPTSTURMFÜHRER
11. JULIETTE
12. LE PARA US
13. MANFRED
14. BARNABY
15. VOIX OFF / RADIO

1/- Compagnie Républicaine de Sécurité /SS

La lumière se fait sur un homme de dos. Un homme ouvre une porte et se trouve nez à nez avec l'homme de dos.

HESS. - Eh bien qu'est ce que vous faites là mon brave !

LE MOBIL. - Sécurité Nationale monsieur.

HESS. - Oui, je comprends. CRS ?

LE MOBIL. - Non monsieur, Mobil !

HESS. - Ah ! Et que me vaut l'honneur d'avoir un Mobil devant ma porte ?

LE MOBIL. - C'est rapport aux manifestations. Question sécurité.

HESS. - Ah ! Et quel rapport avec moi ?

LE MOBIL. - Je suis là pour vous protéger.

HESS. - En m'interdisant de sortir de chez moi. Laissez-moi passer !

LE MOBIL. - Mais monsieur ce sont les ordres, il y a la cérémonie.

HESS. - La cérémonie, ce n'est pas la guerre ! Laissez-moi passer !

LE MOBIL. - Je ne peux pas, le cortège officiel, va arriver d'un instant à l'autre, et je...

HESS. - Oui ! Et bien je l'apprécierai bien plus avec des tartines beurrées à mon balcon, qu'avec le ventre vide devant mon poste ! N'est ce pas !

LE MOBIL. - Ma foi...

HESS. - Allez mon ami, un bon mouvement, laissez-moi passer !

LE MOBIL. - Mais si un gradé...

HESS. - La boulangerie est à deux pas d'ici, dans dix minutes je suis revenu, ni vu ni connu.

LE MOBIL. - Monsieur, pour moi, cela peut relever de la faute grave, j'ai des enfants, et...

HESS. - Pas de soucis, le sous-préfet est de mes amis.

LE MOBIL. - Ok. Mais pas plus de dix minutes !

HESS. - Pas une seconde de plus. Vous voulez un croissant ?

LE MOBIL. - Non, jamais pendant le service. Mais entre nous, je préfère les pains au chocolat.

HESS. - Alors je peux.

LE MOBIL. - Circulez !

HESS. - Parfait, je ne vous oublierai pas, croyez-moi.

Hess sort de scène. Un temps. Le factionnaire se tourne face au public. Hess entre un sachet de boulangerie à la main.

HESS. - Voilà mon ami c'est rendu, et voilà pour vous.

LE CRS. - Circulez !

HESS. - Pardon !

LE CRS. - J'ai dit circulez, vous êtes sourd !

HESS. - Non mais je rêve ! Souvenez-vous, il y a très exactement neuf minutes, vous m'avez laissé sortir de chez moi pour aller chercher mon pain.

LE CRS. - Impossible.

HESS. - Pardon.

LE CRS. - Je dis impossible !

HESS. - Je ne comprends pas, vous êtes bien le Gendarme Mobil, qui a refusé mon croissant.

LE CRS. - Pas Mobil, CRS.

HESS. - Si vous y tenez. Mais rappelez-vous mon ami, vous m'avez laissé sortir, il y a dix minutes et maintenant vous m'empêchez de rentrer, c'est le monde à l'envers.

LE CRS. - Je vous le répète c'est impossible !

HESS. - Et comment donc ?

LE CRS. - Parce que je viens de prendre mon poste il y a deux minutes.

HESS. - Parfait je comprends maintenant. Et bien moi, j'habite la maison dont vous avez la gentillesse de garder la porte. Et à présent, que j'ai acheté mon petit déjeuner, je souhaiterais pouvoir le prendre dans mon salon.

LE CRS. - Circulez !

HESS. - Pour aller où !

LE CRS. - C'est pas mon problème !

HESS. - Mais puisque je vous dis que vous que vous êtes devant ma porte, et que vous m'interdisez d'entrer chez moi, alors où voulez-vous que j'aille ?

LE CRS. - Bon ça suffit vos papiers !

HESS. - Comment.

LE CRS. - Carte d'identité, Passeport, Permis de conduire, dépêchez-vous !

HESS. - Mais je ne vous permets pas.

LE CRS. - Taisez-vous et restez tranquille.

HESS. - Voici.

LE CRS. - Victor Hess, cinquante deux, rue aux Juifs à Caen.

HESS. - Oui, je sais ce n'est pas la bonne adresse, mais je vais vous expliquer...

LE CRS. - Circulez !

HESS. - T'as bien une tête de SS.

LE CRS. - Quoi !

HESS. - Rien...

LE CRS. - Evidemment. Circulez !

HESS. - Ca ne se passera pas comme ça ! Je vais en référer de ce pas à vos supérieurs. Moi je vous le dis ! Y'a de la mise à pied dans l'air ! A bon entendeur.

M. Hess s'avance, le CRS disparaît. Une caissière apparaît dans l'embrasure de sa cabine.

2/- Au cinéma !

HESS. - Bonjour madame, excusez-moi le poste de police, s'il vous plait.

GINETTE. - Ah non cher monsieur, ici c'est le cinéma !

HESS. - Ah, et pour le poste de police ?

GINETTE. - Il n'y en a plus, c'est la kommandantur qui a pris sa place.

HESS. - Ah. Alors la Kommandantur, s'il vous plait !

GINETTE. - Au bout de la rue sur la gauche, puis la deuxième à droite après l'Office de Placement Allemand, là vous poursuivez tout droit, et une fois que vous êtes arrivé au cimetière, c'est en face, vous pouvez pas vous tromper. Un ticket !

HESS. - Pardon !

GINETTE. - Un ticket d'entrée !

HESS. - Oui, s'il vous plaît .

GINETTE. - C'est trente centimes !

HESS. - Voici.

GINETTE. - La séance a déjà commencé, mais pas les actualités.

HESS. - Merci.

Le noir se fait. Les images d'un film d'actualités apparaissent à l'écran.

VOIX OFF. - Hier à la chambre des communes, monsieur Churchill, parlait d'un débarquement. Alors demain en effet, il y aura peut-être une tentative de débarquement. Mais, qu'est-ce que vous diriez si par hasard, elle était composée exclusivement de troupes françaises, à qui on aurait dit, c'est à vous que revient l'honneur de reconquérir la France, et qui se ferait massacrer par les troupes allemandes, devant les fortifications allemandes, pendant que les anglais se frotteraient les mains, en calculant le nombre de divisions et de régiments qu'ils auraient ainsi épargnés. Seulement voilà, comme le monde entier sait aujourd'hui, que l'unité française ne peut se trouver, ni à Alger, ni à Londres, ni à New-York, mais ici en France, l'unique réponse de monsieur Roosevelt et de son comparse Churchill, ce sont les bombardements. Car ces bombes, ces bombes lâchées par les forteresses volantes sont destinées, non pas aux ennemis des anglo-américains, mais bien à la France et aux français. Vestiges d'une visite amicale, les deux fins clochers de la cathédrale de Chartres dominant les ruines, et vous voyez cet amas de pierres calcinées, et bien c'est tout ce qu'il reste du vieil hôtel de ville. La bibliothèque qui contenait des documents d'une valeur inestimable, a subi le même sort. Doit-on voir dans la cathédrale d'Orléans mutilée, la réponse de l'épiscopat anglo-américain à la demande des évêques de France, qui s'élevaient contre la violence des bombardements terroristes ? Détail symbolique, Jeanne a perdu son épée ! Eh bien oui ! Voilà Orléans ! De tous les coins de France, nos opérateurs nous ont envoyé ainsi des milliers et des milliers de mètres d'images déchirantes. Ici les rescapés d'Orléans puisent l'eau dans les bassins du parc, là d'autres tentent de récupérer quelque bien. Et c'est comme cela chaque semaine. Chaque jour même, certaines régions comme les environs de Paris reçoivent la visite de ceux qui se disent, nos libérateurs. Un train venait de quitter la capitale, emmenant vers la banlieue de nombreux parisiens, là, quatre cent d'entre eux ont trouvé la mort bombardés et même, mitraillés. A Chambéry le raid dura trois

minutes, le bilan trois cent morts ! Vous voulez d'autres chiffres ? Trois cent trente bombardements en trois mois. Et cela ne fait que commencer, vous le savez bien. Saint-Etienne aussi est en ruine, par vagues successives ils sont venus, et ont lancé leurs engins de mort, là un peu partout, comme au hasard. Quatorze cent habitants ont été blessés, neuf cent sont morts pour ce qu'ils croyaient être la libération. Certes parfois les voies ferrées ou les objectifs industriels ont été touchés, mais le plus souvent les bombes n'atteignent pas leur but. Et toujours inexorablement la liste s'allonge des milliers de morts viennent s'ajouter à d'autres milliers de morts. Nous voici au cœur de Lyon pendant le bombardement, nos opérateurs étaient là, présents. Cet immeuble qui brûle comme une torche, ce n'est pas seulement une maison de Lyon qui flambe, c'est la maison d'un français, demain ce sera peut-être la vôtre ! Sous les flammes se trouvent des corps, mille Lyonnais ont péri ! Est-cela la guerre moderne ! Est-cela la nouvelle arme Anglo-américaine ! Décimés ! Atterrés ! Affolés ! Assassinés ! Des français sans défense ! Car n'ayons pas peur des mots, c'est bien de l'assassinat ! Ca vous ennuie de voir des ruines, des cadavres, vous n'êtes pas venus pour ça ! Hélas la semaine prochaine, au train où vont les choses, nous devons vous en montrer encore bien d'autres, les événements nous dictent l'actualité. Fête de la Pentecôte, fête sanglante ! De Lille à Marseille, d'Epinal à Nantes, de Nice à Rouen ! Plus de cinq cent morts, plus de sept mille blessés, plus de cent mille sinistrés en trois jours ! Les anglo-américains peuvent être fiers ! C'est pour se pencher sur ceux qui souffrent, que le Maréchal est venu en Lorraine. Le voici à Nancy, place Stanislas. Comme pour Paris, pour Louviers, pour Rouen. La visite du chef de l'Etat n'avait été ni annoncée, ni préparée, et pourtant spontanément hommes, femmes, enfants, sont sortis de leurs demeures. Entendez les cris, voyez la joie des Nancéens ! (*on entend des huées*) Il ne s'agit là, ni d'un mot d'ordre ou d'une brigade des acclamations. "Chers amis ! Aucun français ne doit se mêler à ce conflit, autrement ce serait lamentable pour vous et pour la France. Acceptez les épreuves qu'on nous envoie, ces épreuves sont terribles, mais elles sont d'autant moins terribles, que vous ni ne prendrez pas part. Ayez confiance dans l'avenir de la France." (*on entend des huées*)

GINETTE. - Lumière ! Lumière !

La lumière se fait sur dans la salle.

VOIX OFF. - Et nous voici dans une ville qui elle aussi a atrocement souffert : Caen. Une alerte vient de finir, tout le monde a quitté les abris. Point de cris d'enthousiasme qui seraient déplacés, le drame est encore trop présent. Le passage du Maréchal fait briller les yeux et apporte un peu d'espoir. Les mains se tendent vers le grand soldat. Ovation encore, à Dijon cette fois. Des balcons on jette des fleurs ! Et demain vous verrez le Maréchal, regagner Vichy, aussi librement, qu'il avait quitté sa résidence habituelle. Hier vous avez vu, l'enthousiasme des Normands et des Parisiens. (*On entend des sifflets.*) Aujourd'hui celui des Lorrains et des Bourguignons. (*On entend des sifflets.*)

GINETTE. - Si t'es pas content tu vas ailleurs !

VOIX OFF. - Ceux qui à Alger ou à Londres, se croient plus patriotes que nous, ne peuvent plus prétendre que les français ne considèrent pas le Maréchal,

On entend des sifflets.

GINETTE. - Y'en a marre ça suffit arrêtez !

VOIX OFF. - Comme le seul chef du gouvernement légitime français, comme le seul chef de la France !

On entend des sifflets.

LE REFRACTAIRE. - Si ça te plaît tant que ça, t'as qu'à y aller toi en Allemagne !

GINETTE. - Oh la barbe ! Allez dehors !

UN POLICIER. - Police Allemande ! Suivez-nous !

LE REFRACTAIRE. - Mais je vous assure que c'est une erreur !

UN POLICIER. - Ne discutez pas, venez avec nous !

LE REFRACTAIRE. - Mais pourquoi je n'ai rien fait, vous n'avez qu'à demander !

UN POLICIER. - Suivez-nous ! Et vous, qu'est ce que vous faites ici, et où allez-vous ?

HESS. - Moi, je vais à la Kommandantur. Pourquoi ?

UN POLICIER. - Ah ! Bon et ben... On aurait eu de la place on vous aurait rapproché, mais là on est au complet. On s'excuse. Bonne route.

HESS. - Merci.

M. Hess s'avance, il se trouve face à une file d'attente.

3/- Au beurre frais !

M. Hess tente de passer au travers de la queue.

JULES. - Hep là ! Non mais c'est ça, vous génez pas, passez devant.

HESS. - Justement, je ne fais que passer. La rue de la kommandantur, c'est bien celle-là ?

JULES. - Oui, après c'est au bout de la rue sur la gauche, puis la deuxième à droite après l'Office de Placement allemand, là vous poursuivez tout droit, et une fois que vous êtes arrivé au cimetière, c'est en face, vous pouvez pas vous tromper. Y'en a vraiment qui manque pas de toupet...

HESS. - Pardon !

JULES. - J'ai rien dit !

HESS. - Evidemment. Qu'est ce que c'est que cet attroupement ?

JULES. - On voit bien que vous n'êtes pas du coin. Aujourd'hui c'est jour pair et un jour avec. C'est-à-dire, Rutabaga et peut-être de la viande.

MICHELINE. - Un vrai petit festin, au calendrier des restrictions.

LE METALLO. - Arrêtez de rêver madame Champinel, si l'on s'en tire avec cinquante grammes, ce sera déjà la Lune. Que voulez-vous, c'est démontré, sur un million cinq cent milles tonnes de viande abattue, après les clandés, les boches et les prioritaires, il ne nous reste pas plus de cent grammes dans l'assiette, et encore à la campagne. Ah, elle avait du bon la zone NONO.

JULES. - Le lait aux enfants, la bidoche aux travailleurs de force !

MICHELINE. - Qu'est-ce qu'il y a gamin, tu veux améliorer ton ordinaire avec les primes alimentaires à la délation, c'est ça. Ah, comme il faisait bon vivre en zone non occupée !

JULES. - Moi, j'obéis au Maréchal. Et le Maréchal a dit, il faut que nous pratiquions l'entraide et l'amitié.

MICHELINE. - Prêtez pas attention. Dans les files d'attente, c'est toujours l'estomac qui parle.

HESS. - Rassurez-vous, on est tous à l'heure de la débrouillardise

LE METALLO. - Faut tout de même avoir le cœur solidement accroché. Cent-cinquante francs un lapin, quatre-ving francs le kilo de beurre et dix francs l'œuf.

JULES. - Le Maréchal l'a dit. Notre défaite est venue de notre relâchement, l'esprit de jouissance a détruit, ce que l'esprit de sacrifice a édifié.

LE METALLO. - Abruti ! Pendant la guerre 39-40, tu barbotais encore dans les jupes de ta mère, quand ton Maréchal est sorti du chapeau à Compiègne. Mais moi je te le dis. C'est pas une paille qu'il a dans l'œil ton Maréchal, c'est une poutre. Car faut pas croire que si on fait la queue ici, c'est la faute aux boches qui nous prennent tout, c'est juste parce qu'on est mal dirigé, voilà tout !

MICHELINE. - Monsieur Henri, parlez pas si fort.

HESS. - Et à quoi pensez-vous ?

JULES. - Eh bien moi, je ne vais pas vous dire ce que je pense, mais ce que je vais faire, pour en finir une bonne fois pour toute.

LE METALLO. - On t'écoute mon gars.

JULES. - Je vais faire publier l'annonce suivante : "on demande Gaulliste pour lui casser la gueule" s'adresser pour ce faire à Jean Tréport, maître auxilliaire à Caen, Calvados. Et j'espère que des milliers de français feront comme moi, et trouveront leur petit Gaulliste, car ainsi, s'en sera fait de ce mouvement idiot et au combien dangereux pour le pays.

LE METALLO. - Tu veux que l'on règle ça sur le champ ?

MICHELINE. - Monsieur Henri, s'il vous plaît ! Il a juste dix-huit ans, il sait pas ce qu'il dit.

HESS. - La valeur n'attend pas le nombre des années, dit-on...

JULES. - Ca ne se passera pas comme ça ! Croyez-moi !

LE METALLO. - Tu me menaces encore.

JULES. - Non, je vais juste te dire une dernière chose. Tu as mangé ton pain blanc.

LE METALLO. - C'est ça, va rejoindre tes copains de la bande à Stupnagel ! Affaire à suivre !

HESS. - Vous ne croyez pas qu'il puisse...

LE METALLO. - Oh non rassurez-vous. Comme nombre d'entre eux, beaucoup trop de gesticulades.

MICHELINE. - Quand on pense que tout cela ne devait durer que quelques mois. Et cela fait maintenant quatre ans. Alors entre la propagande des uns et les gesticulades des autres, il faut vivre sans savoir ce qui se passera demain. Voilà notre quotidien dans la zone interdite.

HESS. - Avec les bombardements on aura au moins gagné une chose, ils ne nous bassinent plus avec leur âme de mélomane.

LE METALLO. - Sûr ! Les kiosques à musique, le tourisme romantique et les baignades à poil, c'est bien fini ! Maintenant, ils popotent dans leurs blockhaus et la plage est truffée de mines.

HESS. - Vous pensez que c'est pour bientôt ?

LE METALLO. - Si vous croyez un temps soit peu aux signes et au bizarre, alors moi je vous dis que c'est pour demain .

HESS. - Et pourquoi donc ?

LE METALLO. - Parce qu'à chaque évènement majeur de mon existence, j'ai entendu sonner le tocsin. Je m'explique. Le jour de la déclaration de guerre, mon père est décédé, le jour de l'armistice, c'est ma mère qui est partie, et demain, je marie ma fille. Alors si vous voulez mon avis le débarquement c'est demain, mardi six juin.

MICHELINE. - Si vous pouviez avoir raison, monsieur Henri, s'en serait fini des bombardements. Je pourrais enfin m'endormir, sans avoir peur de ne pas me réveiller.

LE METALLO. - S'il n'y avait que cela ! Car moi j'en ai soupé des vitrines avec la photo du grand soldat, des pancartes militaires, des contrôles, des files d'attente, des maisons mal chauffées, et du couvre-feu. D'une existence entre parenthèse, coincé comme avant trente-six, entre le pouvoir et ceux qui se gobergent.

MICHELINE. - Vous avez raison, l'europe allemande d'accord, vu qu'elle a bien failli être française, il y a un siècle et demi. Mais puisqu'ils ont perdu à l'Est, eh bien qu'ils rentrent chez eux et qu'ils nous fichent la paix.

HESS. - Impossible ! Hitler n'acceptera pas les conséquences d'un Waterloo Allemand. Ce n'est pas une guerre d'honneur, c'est une guerre d'anéantissement.

LE METALLO. - C'est pas faux ça.

MICHELINE. - Peut-être, mais en attendant, pour nous autres, c'est pas sur ce front là que ça se passe, c'est sur celui de la bouffe, et là rien a changé. Y'a qu'à prendre le marché noir, qui profite toujours aux mêmes, aux riches. Et noté bien que j'ai dit riche, j'ai pas dit juif. Parce que de la marchandise, il y en a, et c'est pas la faute à Blum, ni aux terroristes Moscoutaires ou d'ailleurs. C'est la faute au Capital qui ne cesse de propérer sur le malheur des gens, en achetant la moralité du tout venant pour un quignon de pain. Y'a qu'à voir les gendarmes qui tournent la tête quand passe le marché noir sous leur yeux, et qui une fois le képi au vestiaire, vont chercher leur petit paquet, sans se cacher.

HESS. - Il faut bien se faire sa petite clairière dans toute cette jungle. C'est proprement humain.

LE METALLO. - C'est pas parce que ça s'explique que ça se justifie. Quand on ne fait pas partie de la classe des possédants, on attend devant les maisons de bonne réputation.

LE GRAND TURC. - Qu'est ce que c'est que cette philosophie sur mon trottoir ! N'insultez pas un commerçant honnête !

LE METALLO. - Mais comment le pourrais-je mon cher monsieur. Car moi je "spricht pas Deuscht" comme mentionné dans la vitrine à côté de la photo du chancelier. J'ai juste une carte d'alimentation en souffrance, comme tout le monde dans cette file.

LE GRAND TURC. - Arrêtez de m'emberlificoter avec votre conscience. Ici ce n'est pas le commerce des idées, car les mots ça se mange pas, et moi j'ai plus rien ! Alors allez faire la queue ailleurs ! Et si vous avez tellement faim que ça, et bien vous n'avez qu'à aller à la chasse aux doryphores. Allez ouste du balai ! Restez pas là ou j'appelle la police !

LE METALLO. - Oh là doucement ! On y va ! On y va ! Mais retenez bien une chose. Alger capitale de la France ça va pas durer. Oubliez pas.

LE GRAND TURC. - Vous me menacez !

LE METALLO. - Bien sûr que non mon brave monsieur. Mais quand l'on vend des produits sous l'enseigne "Au beurre frais", que l'on est surnommé "le grand turc" pour son sens des affaires, et que l'on possède une tête de bandit Calabrais. On se doit de recevoir des informations de première main, comme, les carottes sont cuites, ou...

MICHELINE. - Attention méfiez-vous !

LE METALLO. - Quoi !

MICHELINE. - Y'a le choléra qui passe.

HESS. - Le choléra ?

MICHELINE. - Cette salope de gestapache ! La Mathilde de Combien.

LE METALLO. - Ah celle là ! En voilà encore une, dont la Terreur a oublié de raccourcir la lignée.

HESS. - Où va-t-elle ?

MICHELINE. - Oh c'est très simple, droit à la Kommandantur.

HESS. - Alors je vous laisse, car c'est aussi mon chemin.

4/- Kommandantur

M. Hess attend dans l'embrasure d'une porte.

UN POLICIER. - Y'a un quidam qui dit qui veut vous voir, chef.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Exprimez-vous correctement s'il vous plaît.

UN POLICIER. - Un homme demande à vous rencontrer herr Hauptsturmführer.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Ach schwein fransozen. Herein und setzten sie sich bitte. Asseyez-vous, s'il vous plaît.

HESS. - Merci.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Cher monsieur vous désirez me voir, c'est pourquoi je tiens à vous préciser ceci. Les gens qui entrent ici ont toujours quelque chose à se reprocher, aussi peu en sortent. Mais ceux qui n'ont vraiment rien à se reprocher, ceux-là en sortent immédiatement, car la Gestapo ne recherche que la vérité, dans chaque chose et chaque affaire. Vous avez pu vous rendre compte par ailleurs, du caractère strict de l'organisation allemande, et du respect de ses règles. C'est pourquoi, je tiens à vous informer qu'il nous est totalement interdit d'exercer aucun sévice que ce soit sur un prisonnier, quel qu'il soit, sous peine, pour ses auteurs, d'un internement temporaire d'au moins cinq ans. Chaque fonctionnaire de la Gestapo a pour devoir et obligation, de conduire, mener et traiter chaque affaire avec la plus stricte objectivité. Suis-je bien clair ?

HESS. - On ne peut plus.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Bien, vous voyez donc comme nous sommes tout de même bien éloignés des caricatures grossières que font de nous les anglo-américains.

HESS. - C'est un fait.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Parfait. Maintenant, je vous écoute.

HESS. - Voilà, je viens vous voir car une sentinelle postée devant ma porte, m'interdit de réintégrer mon foyer.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Est-ce là bien tout !

HESS. - Oui.

HAUPTSTURMFÜHRER. - En êtes-vous sûr ?

HESS. - Assurément.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous m'étonnez monsieur Hess. Car vous êtes bien monsieur Hess, Victor Hess, n'est-ce pas ?

HESS. - Oui.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Eh bien moi monsieur Hess, j'ai en ma possession l'information suivante. Lorsqu'il s'agit d'entrer en contact avec des groupes terroristes, on vous retorque : "Pour la résistance locale, voyez monsieur Hess". J'ai également le problème d'une cache d'arme relative aux stockages des récents parachutages. En revanche, pour ce qui concerne

la sentinelle, là nous sommes d'accord. A ceci près qu'elle n'a pas rejoint son cantonnement, et que l'on vous attribue son assassinat. Avez-vous tué un soldat allemand monsieur Hess ?

HESS. - Mais bien sur que non ! Je m'insurge devant de tels...

HAUPTSTURMFÜHRER. - Monsieur Hess, vous ne dites pas la vérité. Il y avait bien une sentinelle devant le quinze bis impasse Lacenaire, n'est ce pas ?

HESS. - Oui.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Alors qu'est-elle devenue monsieur Hess ?

HESS. - Mais je ne sais pas, et je viens ici pour...

HAUPTSTURMFÜHRER. - Quelle est votre profession ?

HESS. - Quel rapport !

HAUPTSTURMFÜHRER. - Répondez à la question s'il vous plaît.

HESS. - Médecin.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Votre profession est très attachée au secret professionnel, n'est ce pas ?

HESS. - En effet, j'ai prêté serment.

HAUPTSTURMFÜHRER. - C'est pourquoi je tenais à vous avertir, que face à la raison d'état, il n'existe pas de secret professionnel. Alors maintenant parlez, ou nous serons dans l'obligation de vous retenir ici, en qualité de suspect.

HESS. - Mais je peux vous donner ma parole, que je n'ai rien à voir avec tout cela.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous n'avez pas comme surnom, le faucon rouge ?

HESS. - Qu'est ce que c'est que cette histoire !

HAUPTSTURMFÜHRER. - Regardez cette photo ! Le bélier, plus connu de nos services et de l'état civil, sous le nom de Pierre Jacques, cela ne vous dit rien ?

HESS. - Rien.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous êtes sûr ?

HESS. - Certain.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Permettez-moi d'en douter.

On entend un cri.

HESS. - Qu'est-ce que c'est ?

HAUPTSTURMFÜHRER. - Quelqu'un qui a du glisser. Je vous le répète, la Gestapo n'a qu'un seul objectif, la recherche de la vérité. Monsieur Hess voulez-vous bien me donner votre emploi du temps de ce jour.

HESS. - Mais je vous l'ai dit. Je suis sorti de chez moi pour faire des courses, et lorsque je suis revenu, une sentinelle m'a interdit l'accès à mon domicile.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous connaissez cette personne, Henri Louis, dit aussi bricabrac ou le métallo ?

HESS. - Je devrais ?

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous avez été vu en sa compagnie.

HESS. - Je ne me souviens pas du tout.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous m'étonnez monsieur Hess, vous dont on vante partout la mémoire. Ceci dit, savez-vous que ce monsieur est sympathisant du parti communiste et qu'il est suspecté de multiples sabotages : lignes de chemin de fer, lignes téléphoniques, incendies de meules de blé, etc, etc... La liste est longue. Avez-vous une idée de ce que coûte le sabotage à la France ?

HESS. - Je ne connais pas ce monsieur. Mais je sais que les frais d'occupation de l'armée allemande supportés par le contribuable, sont de trois cent millions de francs par jour.

On entend un cri.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Trêve d'ironie monsieur Hess. Visiblement vous ne vous sentez guère concerné par le redressement productif de votre pays ?

HESS. - Si, mais je ne fais pas de politique.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Comme beaucoup de vos compatriotes, en période de crise. C'est d'ailleurs très étrange cette incapacité de votre peuple, à se prononcer clairement sur ses idées.

HESS. - C'est le fruit d'une longue tradition de discrétion.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous vivez dans le passé monsieur Hess. La politique c'est l'avenir. Voulez-vous une tasse de thé ?

HESS. - Volontiers.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Bringt mir eine Tasse Tee. Vous savez que les anglo-américains vont bientôt tenter une invasion.

HESS. - Le bruit court en effet.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Seulement ce que l'on ne vous dit pas. C'est que même une attaque aussi puissante et furieuse soit-elle, reste vouée au fiasco. Car à Dieppe, vous vous souvenez de Dieppe ?

HESS. - Oui, parfaitement, le raid canadien...

HAUPTSTURMFÜHRER. - La tentative d'invasion !

HESS. - La tentative d'invasion Canadienne que vous avez vaillamment repoussée en août 42.

HAUPTSTURMFÜHRER. - C'est cela même. Et bien voyez-vous, à l'époque, ils ont tenu neuf heures face à une forteresse Europe, qui ne possédait pas encore, faut-il le rappeler, de Mur.

C'est pourquoi, s'ils tiennent neuf heures la prochaine fois, ce sera déjà un exploit de leur part.

HESS. - Désolé de vous décevoir, mais je n'entends rien à la question militaire.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous avez à nouveau tord monsieur Hess. Car il s'agit là de l'avenir. Avec l'échec de l'invasion, nous toucherons au tournant décisif de la guerre, car frappés profondément au moral, les anglo-américains ne pourront pas mettre sur pied une nouvelle tentative avant longtemps. Qui plus est, la réélection de Roosevelt, devant intervenir à la fin de l'année, elle serait plus que compromise. Avec un peu de chance, il pourrait même finir ses jours en prison. Quant à WC, ce cher Winston, vu son âge et son état de santé, la perte de prestige qu'il subirait lui porterait au cœur un coup fatal. C'est pour l'ensemble de ces raisons, que je souhaite résolument qu'une seule chose, qu'ils arrivent et le plus vite possible pour en être débarrassé.

HESS. - Vous m'en voyez ravi.

HAUPTSTURMFÜHRER. - A propos quand avez-vous vu monsieur Jacques pour la dernière fois ?

HESS. - Jacques ! Quel Jacques ! Je ne vois pas et ne connais pas de monsieur Jacques. Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Je ne sais rien. Je ne suis pas celui que vous recherchez.

On entend un cri.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Ne vous laissez pas impressionner par les terroristes monsieur Hess. Danke. (*un temps*) Et bien ma foi, ce sera tout pour aujourd'hui.

HESS. - Pardon.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous n'êtes pas tombé dans le piège, et je vous assure que ce n'est pas le cas de tout le monde.

HESS. - Je ne comprends pas.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Monsieur Hess, nous avons fait une enquête très sérieuse sur votre cas, et cette enquête que je viens de parcourir ne nous a rien appris de nuisible de votre part contre l'armée allemande. Vous êtes donc libre. Veuillez accepter toutes nos excuses, monsieur Hess, et sachez par ailleurs que nous sommes toujours très respectueux du secret professionnel.

HESS. - Je peux m'en aller ?

HAUPTSTURMFÜHRER. - Puisque je vous le dis. Mais n'oubliez pas non plus monsieur Hess que nous sommes extrêmement bienveillants à l'égard de nos collaborateurs. A chaque prise sa rémunération mon cher monsieur. Et ici, ce n'est pas le café du commerce, où l'on vous cache les tarifs, ici, ils s'affichent sans peur de la fuite du client ! Mille francs pour un juif, trois milles pour un gaulliste, quatre milles pour un communiste, cinq milles pour une cache d'armes dix milles pour un aviateur anglo-américain ! A quoi s'ajoutent des primes à l'assiduité mille pour une information régulière, cent pour de l'occasionnel. Avec un paquet de cigarettes à cinquante francs au cours actuel, cela vous permettez d'en acheter presque à volonté.

HESS. - Je vous remercie pour l'information, mais je ne fume pas.

HAUPTSTURMFÜHRER. - Vous n'avez décidément aucun vice. Fort bien. Tenez, ceci est un ordre de mission. Présentez-vous au WN 362 face à la plage, afin que l'on vous raccompagne chez vous, et que surtout, vous puissiez y entrer. Au plaisir monsieur Hess.

HESS. - Monsieur.

Il sort.

5/- Widerstandsnest 362

Une femme de dos, s'affaire.

HESS.- Bonjour Mademoiselle

JULIETTE.- Monsieur.

HESS.- Je cherche le Widerstandsnest 362.

JULIETTE.- Vous y êtes.

HESS.- Ah. On m'avait parlé d'un blockhaus et de soldat, vous n'êtes ni l'un ni l'autre.

JULIETTE .- C'est parce vous ne pouvez le voir d'ici, car il est niché sur le flanc de la falaise, mais l'entrée est bien ici, au bout du champ.

HESS.- Ah bien. Et il n'y a pas de sentinelle ?

JULIETTE.- Non pas ici. Ici, c'est la cantine, la buanderie et l'hôtel pour les officiers.

HESS.- Bon, et bien, peut-on voir un officier ?

JULIETTE.- Ah je regrette, mais il n'y a personne. Ils sont tous au pc de leur compagnie.

HESS.- Mademoiselle, il faut impérativement que je vois un officier avant ce soir, alors où se trouve ce poste de commandement ?

JULIETTE.- En ville, juste derrière la Kommandantur.

HESS.- Bon. Et quand pensez-vous qu'ils seront de retour ?

JULIETTE.- Ah ça... Pourquoi...

HESS.- Parce que j'en viens, de la Kommandantur.

JULIETTE.- Ah ça... Quatre kilomètre ça fait une trotte. Vous voulez un verre de lait et une tartine beurrée pour vous requinquer ?

HESS.- Volontiers. Vous ne manquez de rien.

JULIETTE.- Pas de problème de ce côté-là. Ils paient bien, sans ardoise ni marchandage, et en plus ils sont très corrects.

HESS.- Je comprends.

JULIETTE.- Attention n'allez pas croire que...

HESS.- Nullement. Quel âge avez-vous ?

JULIETTE.- Dix-sept ans. Et dix-sept ans ici, quand on rêve de Paris, c'est pas tous les jours facile, j'vous jure.

HESS.- Je comprends.

JULIETTE.- Vous savez, ici aussi faut pas croire, mais on en voit du monde. Il en vient même de partout. Des ouvriers marocains pour la construction des bunkers de l'organisation Todt, des volontaires Russes, Ukrainiens, Géorgiens dans l'armée allemande, j'ai même vu des musulmans faire leur prière. Tout ça pour vous dire qu'il y a du passage, croyez-moi, et même des surprises.

HESS.- J'imagine.

JULIETTE.- Tenez l'autre jour, c'est le Maréchal en personne qui nous a visité.

HESS.- Le Maréchal ici !

JULIETTE.- Ah pardon. J'veux dire le Feld Maréchal Rommel, pas le vieux, enfin le Maréchal.

HESS.- De fait, c'est autre chose.

JULIETTE.- Eh bien à son avis, c'est ici que les alliés vont venir. C'est Manfred qui me l'a dit. C'est pourquoi, il redouble de travail. Tous les jours depuis sa première visite, ils sont tous sur la plage pour planter des asperges.

HESS.- Planter quoi ?

JULIETTE.- Ils mettent un tuyau d'arrosage dans le sable, pour y faire glisser un tronc d'arbre, qui s'enfonce tout seul à cause de l'eau, et sur le haut duquel ils posent une mine, c'est pour les bateaux, et c'est une asperge de Rommel.

HESS.- Et bien dites-moi, vous en connaissez des choses...

JULIETTE.- Vous savez, ils n'ont rien à cacher. Ils savent que le débarquement est éminent. D'ailleurs, il faut pas être grand clerc pour savoir que vu la fréquence des bombardements, cela ne devrait plus tarder.

HESS.- Et le reste du temps, qu'est ce qu'ils font ?

JULIETTE.- Ils s'entraînent. Trop d'ailleurs, Manfred s'est blessé avec sa mitrailleuse, ça lui a valu trois semaines d'hôpital à Bayeux. Pendant sa convalescence, il a pas arrêté de me dire, qu'il avait de la chance d'être ici. Chaque semaine il reçoit des nouvelles de ses parents qui lui annoncent la mort d'un de ses proches sur le front de l'Est.

HESS.- Vous l'aimez ?

JULIETTE.- Oui.

HESS.- Et qu'est ce qu'en pense vos parents ?

JULIETTE.- Ce n'est pas un nazi, il est catholique, il a juste le tord d'être allemand.

HESS.- Et vous d'être française, jeune et jolie.

JULIETTE.- Il n'a jamais tué personne. Il ne fait pas de politique c'est pas un SS, il est étudiant en archéologie et veut devenir peintre.

HESS.- Encore un...

JULIETTE.- Pardon.

HESS.- Je veux dire, Montmartre, Montparnasse, place du Tertre, c'est ça !

JULIETTE.- Oui, il a un oncle brocanteur à Pigalle, qui tient une galerie d'art, rue Pinchon. Quand il a du temps de libre, il peint sur la falaise ou dans l'arrière pays. C'est lui qui a entièrement peint la salle principale du bunker avec un trompe l'œil de paysage, il a beaucoup de talent. Après la guerre, si tout va bien...

On entend un coup de feu, puis un deuxième.

JULIETTE.- Et bien quand l'on parle du loup.

HESS.- Qu'est-ce que c'était ?

JULIETTE.- Le repas de ce soir, on va se régaler.

HESS.- Je ne vous suis pas.

JULIETTE.- Oh rien de très compliqué. Londres envoie à la résistance des pigeons voyageurs pour transmettre des messages. Ils le savent, et chaque bunker est maintenant équipé d'un fusil de chasse pour les pigeons. Manfred est un orfèvre de la farce.

HESS.- Et bien moi, ce qui me ferait plaisir mademoiselle, c'est de pouvoir rentrer chez moi, il se fait tard et...

Le téléphone sonne.

JULIETTE.- Allo ! Ja Herr lieutenant. Ja... Ja... Es ist die Person, die Kommandantur hat. Ja... Gute nacht, à demain Lieutenant.

HESS.- Vous parlez allemand ?

JULIETTE.- Quel mal à cela ! Je parle aussi l'anglais, l'espagnol et le grec ancien.

HESS.- J'ai bien compris, vous n'avez rien à faire ici, ni moi non plus d'ailleurs.

JULIETTE.- Il m'a dit de vous dire, de retourner à la kommandantur, car il ne passera pas ce soir, la météo est bien trop mauvaise pour un débarquement.

HESS.- Bon, et bien merci pour le verre, et...

JULIETTE.- Si vous le souhaitez, et pour aller plus vite, il y a un vélo dans le hangar. A cause des restrictions d'essence, les officiers n'utilisent plus que rarement leur voiture, alors comme vous allez à la kommandantur, vous le laisserez là-bas.

HESS.- Bien, je vous remercie mademoiselle, et vous souhaite le meilleur pour Paris. Mais sans vouloir être indiscret, que voulez vous faire à la capitale ?

JULIETTE.- Chanteuse de jazz.

HESS.- Et bien un franc succès alors.

JULIETTE.- Merci.

Il sort. [fin de l'extrait. Pour connaître la suite merci de me contacter : futterer2@wanadoo.fr]